

Tragique trajet du corps

Le tragique dans le théâtre québécois et canadien-français 1950-1989, de Stéphanie Nutting, The Edwin Mellen Press, 182 p.

Catherine Mavrikakis

Théâtre sans mur, de Moncton à Vancouver
Number 186, September–October 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17999ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2002). Tragique trajet du corps / *Le tragique dans le théâtre québécois et canadien-français 1950-1989*, de Stéphanie Nutting, The Edwin Mellen Press, 182 p. *Spirale*, (186), 22–23.



TRAGIQUE TRAJET DU CORPS

LE TRAGIQUE DANS LE THÉÂTRE QUÉBÉCOIS ET CANADIEN-FRANÇAIS 1950-1989 de Stéphanie Nutting
The Edwin Mellen Press, 182 p.

ON DOIT se demander très sérieusement pourquoi et comment de nos jours des forcenés, de pauvres hères, des marginaux, des intellectuels désœuvrés continuent obstinément, contre vents et marées et surtout contre l'air du temps, dans une singulière anachronie, dans un magnifique décalage spatio-temporel, à aller s'asseoir sur des bancs pas toujours confortables et à regarder des représentations théâtrales plus ou moins bien orchestrées. On doit s'interroger sur les raisons qui poussent encore ces imbéciles heureux à vouloir participer à l'espace théâtral en respirant le même air que les acteurs, les admirant postillonner en direct, baver, s'égosiller, vociférer et donner l'illusion de mourir devant un public souvent incrédule. Il n'est plus temps d'éluider les questions graves : Pourquoi le théâtre existe-t-il encore ? Pourquoi quelques fous ne désespèrent-ils pas d'y croire ? N'avons-nous pas mieux à faire que d'aller au théâtre ? La télé, le cinéma ne nous apportent-ils pas tout, ne comblent-ils pas tous nos désirs de représentation ? Ne nous donnent-ils pas la quintessence des choses, des mondes répétés, policés, coupés, remontés, remâchés ? Ne sommes-nous pas à l'« époque Glenn Gould » où il est mieux d'avoir la copie parfaite, le « meilleur des mondes » sur vidéo ou sur tout autre support, où il est du meilleur goût de posséder le sommet de l'art extrait des contingences de la représentation et de l'aléatoire ? Ne devrions-nous pas boudier le théâtre qui reste dans l'univers de l'incomplétude, du mauvais exemple et en finir une fois pour toutes avec les formes artistiques qui croient encore à l'ici-maintenant et qui nous disent sans cesse, dans l'évidence du moment, dans leur répétition inégale, leur faire-semblant ?

Faut-il que j'avoue que j'aime peu le théâtre ? Faut-il que je clame haut et fort que je ne l'ai jamais beaucoup aimé ? La télévision fut ma mère. C'est elle qui m'a bercée les soirs d'enfance et c'est elle qui m'a appris à parler dans sa langue. C'est dans son ventre que j'ai grandi. C'est d'elle que je suis sortie. Tout armée. Le cinéma, lui, m'a servi de père. En son nom, j'aurais fait n'importe quoi... Je n'ai jamais supporté du théâtre son incapacité à me mentir et je me suis souvent demandé si l'espace théâtral ne constituait pas un des lieux les plus désuets de notre civilisation. Un espace caduc, ridicule.

Pourtant, souvent, je me débranche de ma télé ou de mon ordinateur et je vais au théâtre. Pourtant, souvent, je fais miennes les phrases de Bernard-Marie Koltès. Je me répète ce que disait ce magnifique dramaturge : « Bien sûr que je déteste le théâtre, parce que le théâtre ce n'est pas la vie ; mais j'y reviens toujours et je l'aime parce que c'est le seul endroit où l'on dit que ce n'est pas la vie. » C'est peut-être cela le théâtre aujourd'hui, cet endroit à l'abri de la vie, où l'on ne prétend pas à la réalité ou à ses répliques, où l'on jongle avec des questions que l'on ne se pose plus depuis longtemps ailleurs, où le tragique continue

formes de l'héroïsme, du tragique et de la responsabilité, dont Stéphanie Nutting a voulu rendre compte dans son livre *Le tragique dans le théâtre québécois et canadien-français 1950-1989*. Un théâtre dans lequel il est possible de ne pas retrouver la vie, mais de découvrir en lui quelque chose de plus grand.

Le tragique sans tragédie

Le travail de Nutting est ambitieux. Il ne s'agit pas de voir ce qui resterait de la tragédie dans le théâtre moderne qui se fonde au



Les colonnes allégoriques du jardin de Melvin Charney, 1987-1990

Carlos Letona

à exister, alors que celui-ci a déserté nos vies et leur interprétation. Il faut imaginer alors le théâtre comme une crypte où l'on conserve mort et vivant ce qui de notre société est condamné à ne plus être. Le théâtre-tombeau, le théâtre-caveau, comme ce qui garde intact un désir de « désaliénation générale », ainsi que le nomme Robert Lévesque. C'est ce théâtre-là, celui qui vient sauvegarder au cœur de la morne cité les

Québec dans les années cinquante. Il ne peut non plus être simplement question de repérer des structures qui commémoreraient quelque chose d'une grandeur théâtrale passée. Ce que veut l'auteure de cet ouvrage, c'est parvenir à comprendre ce qu'il en est du tragique dans le théâtre, à travers et au-delà d'un genre, celui de la tragédie. Elle veut penser la mort de la tragédie comme fondation d'un tragique

moderne, qui réinventerait le théâtre et lui redonnerait sa capacité subversive. La légitimité ou l'illégitimité des actes posés, moteur du tragique dans les pièces, pose le problème de la contestation des valeurs reçues et des moyens pour parvenir à s'ériger contre un monde qui résiste.

Il ne faudrait pas croire, malgré le découpage chronologique de cette étude et malgré l'idée d'une certaine intervention du héros sur le social, d'un certain « frottement » des personnages à la réalité, que le livre de Nutting s'attarde uniquement à l'aspect sociologique du théâtre étudié. Loin de penser comme Jean-Cléo Godin et Laurent Mailhot dans *Théâtre québécois*, tomes 1 et 2 que « *Les genres traditionnels eux-mêmes (la tragédie, le drame, la comédie) ont évolué à tel point que les catégories anciennes sont à peine utiles* », Nutting se sert de la question du genre pour en étudier son utilisation et sa reconfiguration dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Forte de cette position, Nutting ne fait pas basculer

penser un monde théâtral qui veut trouver ses fondations dans l'appropriation d'un héritage culturel humaniste souvent perçu comme illégitime.

C'est entre les théories d'un Lucien Goldmann, qui situe le tragique dans des conjonctures historiques et politiques très précises, et la pensée d'un Friedrich Nietzsche qui voudrait interroger l'homme face au tragique, que se place l'essai de Nutting. Elle tente un mouvement de va-et-vient constant et de réconciliation entre une approche historico-sociale du tragique et une conception universalisante de l'humain face aux grandes questions de l'univers dans lequel nous nous trouvons jetés et rejetés. À travers l'étude de six pièces, Nutting tente néanmoins de retracer une certaine évolution du tragique. On part de la tragédie « quasi classique » dans sa construction et dans sa thématique (*Un fils à tuer* d'Éloi de Grandmont qui date de 1950) pour arriver à une « œuvre déconstruite » où le tragique s'inscrit dans la catastrophe du

tragédie canonique grecque, d'autre part la tragédie inscrite dans la tradition française et, de plus, participe à ce que Domenach appelle l'« *infra-tragédie moderne* » en montrant la chute de l'être dans l'insignifiance et la déchéance.

Un tragique au féminin

Avec *La Lumière Blanche* de Pol Pelletier (1989), Nutting se demande s'il existe vraiment une tragédie au féminin au Québec, « *Une tragédie qui propose un autre modèle tragique qui se tiendrait à l'écart peut-être du modèle éminemment masculin qu'est le modèle œdipien (présent à la limite dans toutes les tragédies classiques) et qui pose d'autres questions ou qui problématise autrement les grandes questions habituellement associées au tragique* ». Nutting conclut que la pièce de Pelletier est construite non sur un principe arborescent et transcendant qui pousse les personnages vers une verticalité de l'héroïsme, mais selon un principe de réseaux « rhizomatiques » potentiellement infinis où même la protagoniste est multiple.

C'est cette recherche d'un nouveau tragique ou d'un tragique autre que met en lumière toute la démarche de Stéphanie Nutting. Que reste-t-il du tragique de nos jours? Comment apparaît-il? Quelles figures peut-il prendre? À vouloir décrire les maints visages de celui-ci, ses diverses métamorphoses, l'entreprise de ce livre nous oblige à nous demander si le théâtre est encore le lieu privilégié de ce que Nutting repère comme tragique et si d'autres médias, d'autres formes de représentation, ne sont pas plus propices à faire apparaître dans l'horizon contemporain les vestiges d'une catastrophe moderne. C'est la spécificité du théâtre en ce qui concerne le tragique qui se trouve en quelque sorte mise en question. Le théâtre ne serait plus simplement la crypte qui veille sur le corps mort du monde tragique désuet, mais deviendrait un principe de réflexion sur les autres médias et leur capacité au tragique, qui peut apparaître partout, dans son hybridité et son essence modernes. En fait, le travail de Nutting nous permet indirectement de réfléchir sur les avatars du tragique à l'heure actuelle dans tous les médias.

Car c'est peut-être là l'essence du théâtre, sa tragédie. Des corps venus faire un dans une salle, des corps qui veulent être là, regarder, écouter, pleurer, rire et crier ensemble avec d'autres corps, sur scène. Je vais au théâtre pour y trimbaler mon corps et pour partager l'insupportable souffrance, l'irréparable bonheur d'être là, d'être incarnée. C'est peut-être pour cela qu'on va encore au théâtre, pour ce qui du corps ne saurait se reproduire. Pour l'ici et le maintenant atemporel.

CATHERINE MAVRIKAKIS



La Tribune, la Colonne onze du jardin du CCA de Melvin Charney, 1987-1990

Carlos Letona

son travail vers une compréhension sociale ou par trop historicisante du théâtre québécois et canadien-français. Si elle met le doigt sur la récurrence de certains thèmes privilégiés (parricide, infanticide, par exemple), ce n'est pas simplement pour en faire des figures emblématiques des problèmes sociaux, mais bien plutôt pour y déceler aussi la portée métaphysique et mystique du tragique et pour

langage (*Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* de Normand Chaurette en 1986). Dans l'espace déployé par l'écriture, Nutting nous fera lire tour à tour *Au retour des oies blanches* (1969) de Marcel Dubé, où elle s'attardera à la démythification dérisoire du patriarcat, puis *Sainte Carmen de la Main* de Tremblay (1976). Cette pièce, pour Nutting, reprend à son compte d'une part la